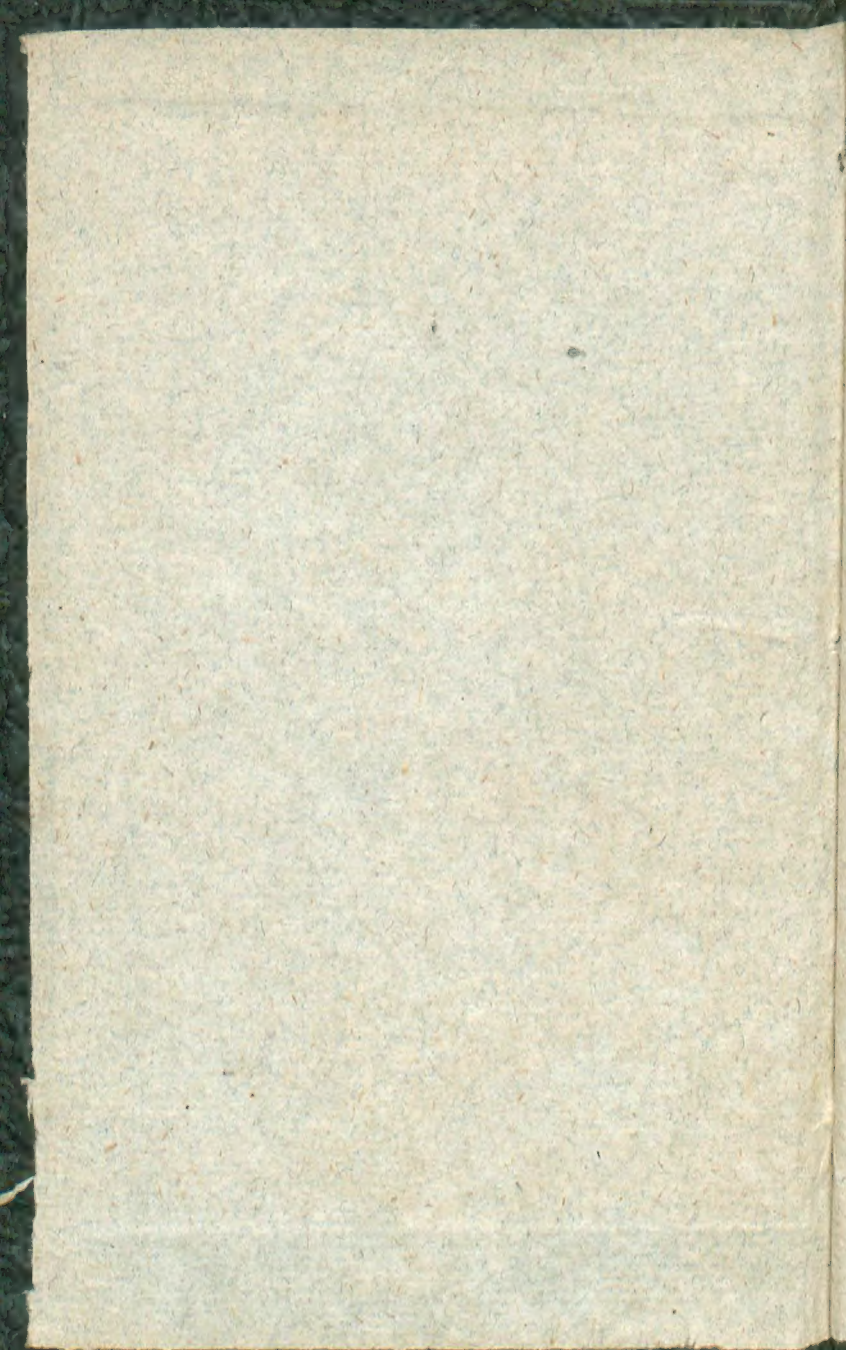


Ms. gall.
Oct. 8,



Historie Secrete
de la Duchesse d'Hannover
Epouse de Georges premier
Roi de la grande Bretagne

Les malheurs de cette infortunée Princesse.
Sa Prison au Chateau d'Alken où elle a
fini ses jours; ses Intelligences secrètes
avec le Comte de Rœnysmarke, assassiné
à ce sujet. imprimé à Londres 1732.

Si les Saveurs de la fortune estoient
une marque certaine du mérite de ceux
à qui elle les prodigue, toute l'Allemagne
auroit peut-être vû avec moins de Surpri-
se, la fille d'un Gentilhomme François
devenir l'Epouse d'un de ses plus grands
Princes. Mais comme elle répand ses Bi-
enfaits sans discernement et sans Choix,
les Allemands, qui ne connoissoient pas
les Vertus de Mademoiselle d'Olbreuse *
blâmoient d'abord le Duc de Zell d'avoir
préféré aux princesses du pais, une fille
que le hazard avoit conduite en Allemagne
à la suite de la Princesse de Tarante, qui s'é-
toit retirée de France pour cause de Reli-
gion. Ce fut en Hollande, à Breda, où le
Duc de Zell vit Mademoiselle d'Olbreuse
pour la première fois. Elle étoit alors à
la fleur de son âge et d'une figure à in-
spirer facilement de l'amour: mais si les char-
mes de sa personne la distinguoient du commun,
les belles qualités de son ame achevoient de lui gagner les Coeurs.
* Elle étoit fille d'un Gentilhomme de Poitou.

vertueuse, jeune et belle comme étoit Mademoiselle d'Olbreuse, il n'y avoit que sa naissance seule qui la rendit inférieure au Duc de Zell: mais cette considération ne fut pas capable d'empêcher ce prince de lui offrir la main qu'elle refusa d'abord, en lui représentant qu'il ne devoit pas s'abandonner à la vivacité d'une passion dont il pourroit se repentir.

Ce discours au lieu de faire changer de dessein au Duc, ne fit qu'augmenter son estime et sa tendresse pour Mademoiselle d'Olbreuse et il ne balança point à l'épouser. Elle ne prit pourtant pas dès lors le titre que son rang lui donnoit * et ce fut que quelques années après son mariage que l'Empereur Léopold la reconnut en qualité de Duchesse de Zell, malgré les bragues et les oppositions d'Ernest Auguste, Electeur d'Hannover, frère du Duc de Zell qui mit tout en usage pour parer ce coup.

Ce Prince étoit doublement irrité contre son frère: D'un côté, il regardoit l'alliance qu'il venoit de contracter comme une honte pour leur maison, et de l'autre, il ne pouvoit oublier la promesse que le Duc de Zell lui avoit faite de ne se point marier. D'ailleurs, étant le plus proche héritier du Duc de Zell, les Enfants de Maden. d'Olbreuse étant exclus, par les loix du Païs, de la succession de leur Père, tant que leur mère ne seroit pas déclarée Princesse. l'Electeur d'Hannover avoit un intérêt sensible pour s'opposer à une dégradation qui lui étoit si préjudiciable: Mais

* Suivant l'ancien usage de l'Empire le titre de Princesse est interdit à toutes autres qu'aux Princesses de naissance, à moins d'une grâce particulière de l'Empereur.

l'Empereur eut devoir cette faveur au Duc de Zell, en reconnaissance du service que ce Prince lui avoit rendu peu auparavant contre les Turcs.

La Duchesse de Zell n'ayant plus rien à desirer du côté de la Grandeur, ne songea plus qu'à se conserver le cœur de son Epoux et à contribuer au bonheur de ses Sujets. Les Peuples du Duché de Zell, sensibles aux bontés de leur Souveraine, ne cessèrent de faire des Vœux au Ciel pour en obtenir un prince héritier d'une Princesse si accomplie; mais ce fut ce qui manqua à leur bonheur et à la fortune de la Duchesse. Elle n'eut qu'une fille qui fut la plus belle et la plus malheureuse Princesse de son Temps.

Cette Princesse ne fut pas plutôt en âge d'être mariée, qu'elle se vit recherchée par les plus grands Princes de l'Europe. Le Duc et la Duchesse de Zell furent quelque temps sans pouvoir se déterminer sur leur Choix; mais enfin le Prince héréditaire de Wolfenbützel leur proche Parent, eut la Préférence sur ses concurrents.

Les raisons d'Etat firent différer quelque temps la conclusion de ce mariage et ce retardement fut la source de tous les malheurs de la Princesse.

L'Electeur d'Hannover ne put voir sans une extrême jalousie l'union prochaine de sa Nièce avec le Prince de Wolfenbützel, dont il regardoit le Père comme son Ennemi. Il y fut d'autant plus sensible, qu'il avoit songé lui-même depuis long-temps à faire la demande de la Princesse pour le Prince Georges son fils; et n'aurait été retardé dans ce dessein que par considération pour l'Electrice sa femme, qui, fière

de la naissance, étant fille de Frederic Electeur Palatin, Roi de Bohême, avoit toujours regardé la fille de la Duchesse de Zell comme un parti indigne de son fils. Mais l'Electeur prevoyant que l'alliance que le Duc de Zell méditoit, porteroit préjudice à ses legitimes prétentions sur les pairs de Zell, sût si bien représenter à l'Electrice que les véritables intérêts de leur maison, demandoient que le Prince Georges épousât la Princesse sa cousine, qu'il lui fit enfin consentir, et lui persuada même de se charger de cette négociation.

Personne, en effet, n'étoit plus propre que cette Princesse à la faire réussir. Elle possédoit dans un degré éminent toutes les qualités d'un habile Ministre, et quoiqu'elle eût témoigné un extrême mépris pour la Duchesse de Zell, néanmoins par une bizarrerie assez singulière, elle s'étoit toujours conservé beaucoup d'ascendant sur l'Esprit du Duc. Le départ de l'Electrice fut si précipité, que le Prince de Wolfenbittel et le Duc de Zell lui-même n'en purent être informés; c'étoit alors dans les plus grands jours de l'été, et comme Hanover où l'Electeur faisoit sa résidence n'est éloigné de Zell, que de dix heures de chemin, l'Electrice étant partie à l'entrée de la nuit, y arriva avant le lever du Soleil; et se faisant un plaisir de surprendre le Duc de Zell, elle se fit conduire (sans permettre qu'on l'annonçât) dans l'appartement de la Duchesse où on lui dit qu'il étoit.

Le Duc et la Duchesse ne furent pas peu surpris de se voir éveiller par l'Electrice. Cette Princesse s'étant assise du côté du Duc, lui fit ses excuses en allemand. Elle savoit que cette langue n'étoit point entendue de la Duchesse, ainsi elle entra librement en matière. Elle lui déclara le sujet qui l'amenoit à Zell, et lui représenta que le Prince Georges étant fils de l'Electeur son frère, et par conséquent

son plus proche héritier, il sembleroit avoir de plus
justes prétentions que tout autre à l'union de la Prin-
cesse. Que cette alliance, en assurant la fortune
du Prince Georges et de la Princesse de Zell, établirait
en même tems celle de la Duchesse de Zell, en cas qu'elle
eût le malheur de devenir veuve; puisqu'il trou-
veroit un Gendre dans l'héritier légitime du Duché
de Zell: Que la sûreté de ses peuples s'y trouveroit
étant menacés d'une cruelle Guerre, si le Prince de
Wolffenbüttel, se prévalant du mariage de la Princesse,
venoit à former quelques prétentions sur ce Duché,
contraire aux justes droits du Prince Georges. Enfin,
elle fut si bien se prévaloir du talent persuasif qu'elle
avrit reçu de la nature, que le Duc de Zell s'enga-
gea dès le premier entretien, à retirer sa parole
donnée au prince de Wolffenbüttel, et promit sa fil-
le au Prince Georges.

La Duchesse de Zell étoit en d'étranges inquiétudes
sur le sujet de la Conversation de son Epoux et de l'Élec-
trice; elle se doutoit bien qu'elle devoit ronder sur
des affaires secrètes dont on vouloit lui faire un
mystère, puisqu'on affectoit de parler une langue
qui lui étoit inconnue. Elle ne put résister à son
impatience, et interrompant le Duc, elle lui de-
manda le sujet de la venue de l'Électrice; mais
le Duc qui avoit toujours eu pour elle une complai-
sance sans bornes, en manqua en cette occasion.
L'Électrice qui ne vouloit point faire l'honneur à
la Duchesse de lui demander son consentement, exi-
gea du Duc, dès le commencement de son discours,
qu'il ne feroit rien connaître à la Duchesse sa fem-
me, de ce qu'elle alloit lui proposer, qu'après qu'il
lui auroit donné une réponse décisive. La Duchesse
fut donc obligée de vaincre son impatience et d'atten-
dre pour s'éclaircir que l'Électrice se fut retirée.
Mais quelle fut sa surprise lorsqu'elle apprit la
nouvelle résolution de son Epoux! Elle fit des Refle-
xions affligeantes sur le peu de cas que l'Électeur
et l'Électrice

et l'Electrice d'Hannover avoit toujours fait d'elle
ce qui ne lui devoit pas bien d'attendre de leur
fils un traitement plus favorable. Elle présentement
secret, fortifié par la Connoissance qu'elle avoit que
le Prince Georges étoit épris d'une Dame d'Hanno-
ver, lui faisoit regarder ce mariage comme ne pou-
vant être que funeste à la Princesse. Elle employa
les larmes et les prières pour détourner le Duc du
dessein où elle le voyoit de sacrifier sa fille à des
raisons d'Etat, et lui représentat le tort qu'il se
feroit en violant la parole qu'il avoit donnée au
prince de Wolfenbuttel; mais toutes ces Considérations
ne purent empêcher le Duc de préférer le bien de ses Sujets
au bonheur de sa fille. La Duchesse le trouva inexorable, et
ce Prince, qui avoit eu jusqu'alors une défiance entière
pour son aïe n'en eut aucune dans une circonstan-
ce aussi délicate et où il auroit dû le moins en man-
quer, tant pour son propre repos, que pour celui de
la Duchesse et de sa fille. Tandis que la triste Duches-
se de Zell s'affligoit de se voir si peu de pouvoir
sur l'Esprit du Duc son mari, l'Electrice dépêcha
un courrier à l'Electeur, pour lui donner part du
succès de sa négociation; elle demanda au même-
temps le Prince Georges qui ne tarda pas d'arriver
à Zell, avec un cœur plus sensible aux espérances de
la succession de son Oncle, que ce mariage lui avoit
suroit, que touché de la beauté et des graces de la
Princesse sa Cousine. Le mariage fut célébré peu
de jours après, avec autant de pompe que le per-
mit le peu de temps qu'on avoit eu pour s'y prépa-
rer. Les deux Epoux y parurent dans un éclat
qui leur attira l'admiration et les applaudissemens
des spectateurs. La Princesse étoit dans tout le
brillant de la beauté; ses actions étoient pleines de
douceur et de modestie; son air étoit noble et grand
mais ses charmes, tout relevés qu'ils étoient par
une riche parure, n'empêchoient pas que l'on ne
remarquât en elle un fond de mélancolie, dont elle
estoit

n'étoit pas la maîtresse et qui j'ai, dit assez connoître
si elle alloit d l'Hotel bien plus par obéissance que par
inclination.

Le Prince Georges avoit naturellement l'air froid
et réservé, mais sa froideur parut plus que jamais en
cette occasion, on son cœur mécontent des charmes de sa
maîtresse ne pouvoit avoir que de l'indifférence pour
tout ce qui n'étoit point elle.

Le Duc et la Duchesse de Zell, aperçurent plus que per-
sonne un peu de sympathie qui paroissoit entre les deux
groupes. Comme ils aimeroient leur fête, ils en furent vi-
vement touchés; et dans auguste Assemblée il n'y eut
que l'Electrice d'Hannover qui parut satisfaite et qui
applaudit de son ouvrage.

Le Prince et la Princesse, peu de jours après leur mar-
riage, furent avec l'Electrice à Hannover, où l'Elec-
teur leur fit une magnifique réception.

L'attribution et la galanterie étoient alors l'ame
de la Cour d'Hannover et occupoient également les
hommes et les femmes. Les Dames avoient tant de
part au gouvernement, que l'amour étoit toujours
mêlé aux affaires et les affaires à l'amour, per-
sonne n'y étoit oisif; et l'on étoit sans cesse occu-
pé de plaisir ou d'intrigue, aussi cette Cour étoit-
elle regardée comme une des plus brillantes Cours
de l'Allemagne après celle de l'Empereur. L'Electeur
étoit affable, gracieux, et de facile accès, toujours
magnifique et généreux; son air étoit grave, noble,
plein de force et de majesté.

L'Electrice étoit toute digne d'un si gran Prince,
et on n'a jamais vu tant de vertus et de talents réunis
dans une même Princesse. Néanmoins le grand-
père du Roi de Bohême son Père, elle n'avoit point
été élevée dans cette pompe qui éblouit quelque
fois assez les Princes, pour les rendre insensibles à
toute autre chose qu'à leur grandeur. Les disgrâces
du Roi son Père lui avoit inspiré une compassion
pour les malheureux, qui la faisoit aller au-devant
de tout ce qui pouvoit les soulager. Elle étoit bonne
* La Duche de la Comtesse de Platen.

et attaché à ceux aux qui lui étoient inférieurs, fière, mais civile avec ses Égaux; sachant & soutenir sa dignité sans en paraître présumée. Donnée dès son enfance à la lecture, elle avoit acquis assez de connaissance des belles lettres pour en parler avec justesse. Elle possédoit bien plusieurs langues: mais sur tout l'Allemand, la Française et l'Angloise et si elle ne parloit pas avec la même facilité les autres langues de l'Europe, elle les entendoit assez pour être en état de répondre aux naturels de ces Pais.

Parmi les Étrangers qui faisoient quelque figure à la Cour, le jeune Comte de Koenigsmark, Suédois, d'un rang distingué, étoit, sans contredit, celui qui se faisoit le plus remarquer. Il avoit alors vingt ans; sa taille étoit parfaitement belle, son air noble, tous les traits de son visage étoient réguliers, une élégante bien proportionnée de cheveux bruns, châtâtres, naturellement frisés à grosses boucles achevoient de le rendre un de plus aimables hommes du monde. Son Esprit joint à la grandeur de son caractère, n'étoit pas moins digne d'admiration que sa Personne. Il avoit été élevé à la Cour de Zell, avec la jeune Princesse, et cette sympathie qui ne reconnoît qu'une loi impénétrable qu'on ne peut expliquer, avoit fait naître dans leurs jeunes Coeurs une amitié réciproque dès leur plus tendre enfance.

La Princesse vit avec plaisir Koenigsmark à Cunnover, et comme elle étoit encore étrangère en cette Cour, où elle ne connoissoit personne en qui elle pût mettre sa confiance, elle lui confia dès lors qu'elle le retint à son service, pour avoir en lui un homme sur la fidélité de qui elle pût compter, ne doutant point que ce jeune Seigneur, en qui elle avoit toujours reconnu une affection respectueuse pour elle, ne se fît un plaisir de s'attacher à sa personne.

Ci la Princesse lui haïsoit de voir Koenigsmark s'attacher à la Cour, le penchant naturel que l'attachoit secrètement à elle, le lui faisoit desirer avec ardeur; il se languissoit alors à lui-même, pour le voir & l'amitié, une passion qui par la suite causa sa perte.

Il offrit donc ses services à l'Electeur, et ce Prince in-
formé de sa naissance et de la gloire qu'il s'étoit acquise
dans une Campagne qu'il venoit de faire contre les Turcs,
lui donna un emploi considérable avec une grosse Pension.

Dès que Roenigsmann se vit un état certain au service
de l'Electeur, il rechercha avec des soins pressés à lui
rester à la Princesse, et lutha, par ses sollicitudes et
le respect de mériter sa confiance. L'Electeur dont l'ho-
neur le Prince Charles, frère du Prince Georges, lui en
facilitoit les moyens. Ce jeune Prince beau, bien fait et
égalant et qui ne cherchoit qu'à s'amuser, alloit ordinaire-
ment passer les après dîners chez la Princesse, où tout
ce qu'il y avoit de plus beau et de mieux fait, de l'un et
de l'autre Sexe, ne manquoit pas de se trouver jusqu'à
l'heure du Coucher de l'Electeur. Ce plaisir que ce jeune
Prince trouvoit dans la conversation de Roenigsmann, é-
toit cause qu'il s'en faisoit lui-même une suite chez la Prin-
cesse. Cette facilité qu'eut Roenigsmann de la voir, ex-
cita dans son cœur des mouvements qu'il n'avoit point
encore éprouvés et qui ne l'aidoient pas longtemps don-
ner des véritables sentimens qu'il avoit pour elle. Il
fit de tristes réflexions sur les dangers où il alloit
s'exposer et sur la vertu sévère de la Princesse, qui ne
lui permettoit aucune espérance. Il eût voulu la
voir, mais il étoit trop tard et quelque effort qu'il
fit pour s'y répondre, son cœur ne put consentir à
une si cruelle séparation. Il prévint bien qu'il ne
pourroit être que malheureux, mais il aimait mieux
l'être près de la Princesse qu'éloigné d'elle; et il se
flatta d'être toujours assés le maître de son amour
pour le cacher aux yeux de toute la Cour et de la
Princesse même.

La Princesse qui ignoroit ce qui se passoit dans le
cœur de Roenigsmann, et qui n'avoit ses assiduités pour
se marquer de son Respect envers elle, car de sa per-
sonne des bienfaits qu'il avoit reçus du Duc après
le regardoit comme un homme qui lui étoit véritablement
attaché et augmenloit chaque jour sa confiance en lui.

Sous brillant que paroissoit le sort de la Princesse
elle n'en étoit pas plus heureuse. Enqu'elle eut
donné un fils à son Epoux le 20 Octobre 1683. ce Prin-
ce n'en avoit pas moins de froideur pour elle.

chacun de vie, tout le mari occupoit des emplois
considérables au service de l'Electeur, le possédant
entièrement. et s'il avoit encore quelque confidenti-
on pour la Princesse, la bienfaisance y avoit plus de
part que tout autre motif.

Ce n'est pas tout. l'Electeur n'avoit pour elle que
qu'une politesse pleine de froideur; et l'Electrice même
sans générosité qu'elle se montrait pour tous, et
lui se soit souvent résistée par de piquans reproches
l'antipathie naturelle qu'elle avoit pour le sang de
la Duchesse de Zell.

Ce qui aigrissoit encore les ennemis de la Princesse, étoit
l'orgueil insupportable de la Comtesse de Platen, ché-
rissante de l'Electeur. Cette femme issue d'une maison
illustre du pays de Hesse, avoit épousé le Comte de
Platen, homme de peu de naissance, mais riche, et qui
par son naturel vif et hardi et par sa complaisance à
s'abandonner dans les plaisirs de son maître et à flatter ses
passions, avoit su s'élever à la plus haute fortune.

Aucune personne ne jouit mieux que cette femme d'un
avantage de sa faveur. Elle prit en peu de temps un
tel ascendant sur l'esprit de l'Electeur que toutes les
grâces passaient par ses mains. Ses volontés et ses
caprices devenoient de la fortune des particuliers.
Peu de femmes lui étoient agréables et excepté quelques-
unes qui avoient sa familiarité et sa confiance et dont
l'humeur avoit du rapport avec la sienne, elle n'en
recevoit d'elle, que les faveurs qu'elle prenoit plaisir
à avoir une Cour comme celle de l'Electrice.

Le Comte de Platen, s'approchoit bientôt de la passion
de l'Electeur pour la Comtesse; mais n'ayant rien de
plus à cœur que sa fortune, il craignoit de sa-
crifier son honneur que de reconnoître, en s'éloignant
de la Cour, aux grands avantages qu'il avoit lieu d'at-
tendre de la faveur de sa femme. et la laissa donc mai-
triser de ses actions, et pourfaisant les embaillances plus
loin, il se tenoit presque continuellement au Château
de Linden aux portes d'Hannover, où il ne paroissoit
excepté que de l'embellissement de ce lieu. L'Elec-
teur lui fit gré de sa docilité, le fit son premier chi-
rurgien et lui procura la dignité de Comte de l'Empire.

L'Écluse vint avec peine l'attacher, et se l'attachant pour la comtesse de Plate, mais la politique lui fit se dissimuler son chagrin, et sachant que la comtesse n'en eût point su, son mari que les reproches, elle se contenta de ne s'en pas apercevoir, crainte de témoigner la moindre jalouzie.

Il eût été à souhaiter pour la Princesse, épouse du Prince Georges, qu'elle eût suivi la conduite de l'Écluse à l'égard de la comtesse de Plate; mais cette jeune Princesse, quoique nous l'avons introduite, ne fut pas si bien dissimulée. Elle surprenoit impatiemment les airs hautains de cette comtesse, qui lui manquait souvent de respect, et à l'ailleur par une faiblesse que sa grande jeunesse excusait, elle ne pouvoit voir sans satisfaction une personne dont on vantait la beauté, et qui, dissipant ses trésors de l'Écluse, étoit égale à la marquisse même en magnificence: d'ailleurs ne laissoit-elle pas pour aucune occasion de la mortifier. Elle en parloit avec le duc son père, sans réfléchir sur les chagrins que cette conduite pouvoit lui attirer, et paroissant encore plus animée contre elle, que contre Madame de Wic sa sœur, qui, il la vérité, en avoit plus respectueusement avec elle.

La Princesse étoit naturellement d'un humeur caressée, et même un peu portée à la raillerie. Le duc, mari qui lui connoissoit sa faiblesse et qui ne cherchoit qu'à s'insinuer dans son esprit au lieu de lui représenter que pour son intérêt propre, elle eût dû agir avec plus de circonspection, en étoit le premier à lui applaudir, et à l'entretenir de ces amusements dangereux.

La dissipation continuelle, qui regnoit pour lors à Hanover, où l'Écluse, toujours occupée de vain et puéril à sa maîtresse, faisoit fuir les filles gaillardes les unes aux autres, suspendoit cette inimitié mutuelle de la Princesse et de la Favorite. Elle n'éclatoit qu'en retour de l'outrage que la Princesse fit à Zell avec l'Écluse son beau-

neveu. Quelque complot que l'Amour eût pris sur le cœur de ce Prince, il ne lui faisoit point oublier les devoirs de son État. Tant informé des préparatifs de guerre, qui se faisoient contre les Impériaux, il crut ne devoir rien négliger pour entretenir le Duc de Zell dans son alliance avec l'Empire. Il alla pour cet effet à Zell, et y mena la Princesse avec lui, sachant qu'il ne pouvoit procurer plus de plaisir au Duc et à la Duchesse, que de leur faire voir une fille si chère.

Elle ne déclara pas d'abord le sujet de son voyage ; la seule amitié pour sa sœur lui servit de prétexte. Elle vint à France, et eut les attentions singulières pour la Duchesse, pendant qu'il s'achetait de reconquiesce. Le Duc étoit prêt à donner du secours aux Impériaux. Il remuait bientôt que le Duc de Zell étoit dans l'incertitude et que son Conseil étoit très divisé. Le parti de la Duchesse, et celui des vénéralles, elle n'étoit pas d'accord. Il fut que la Duchesse étoit fort intimée avec Bentzorf, premier Ministre du Duc, et ce ne manqua pas de profiter de leur division, en les flattant néanmoins l'un et l'autre également. Il lui vint à l'esprit de lui donner une estime particulière : il lui dit que s'il n'avoit pas vu jusqu'alors pour elle toute la considération qu'elle méritoit, que c'étoit elle pour complaire à l'Electrice sa sœur ; mais que cette Princesse reconnaissant elle-même le tort où elle étoit, vouloit réparer cette faute et qu'enfin l'Electrice et lui ne négligeroient rien pour mériter véritablement son amitié.

La Duchesse de Zell flattée par ce qu'elle dit l'Electeur, le crut sincère, avec d'autant plus de facilité, que pour l'amour ~~avec d'autant plus de facilité~~ que pour l'honneur qu'elle portoit à sa fille, elle ne desiroit rien tant que de vivre en bonne intelligence avec l'Electeur et l'Electrice d'Hannover. L'Electeur rechercha ensuite Bentzorf, favori du Duc de Zell, à qui le Prince avoit laissé prendre un tel dessein, auquel il n'oposoit presque plus résister. Ce n'est pas qu'il ne reconnût quelque foiblesse, mais il ne pouvoit se passer de ce favori, parce qu'il flattoit ses passions et qu'il flattoit ses passions et qu'il faisoit tous ses secrets. D'ailleurs le Duc étoit accoutumé à se laisser gouverner. Il laissoit les affaires et son indolence jointe à une extrême passion pour la chasse, ne lui permettoit pas de gouverner par lui-même. Il laissoit le pouvoir à son Ministre, qui ne se voyoit contredire que par la Duchesse. Cette Princesse auroit souhaité que le Duc se fût rep. sé. sur elle en soit du gouverner ment. Elle ne pouvoit souffrir la Ministre, parce qu'il empêchoit le Duc de faire autant de bien qu'elle.

eut voulu qu'il en fit aux personnes qu'elle avoit fait
venir à sa cour. Elle s'achroit de le res de cédant au
duc, mais ce Prince prévenant de l'habileté et de la
liberté de son ministre, lui céderoit toujours, la fin au
ralgré les efforts de la Duchesse.

L'Electeur d'Alten ne venant donc venue à Zell, von
lut se rendre le maître de l'esprit de son frère. Il jugea
que la meilleure moyen pour y réussir, étoit de faire en-
tre quelques personnes à lui dans le conseil de ce
Prince. Ce n'étoit pas une entreprise aisée, puisque
la Duchesse de Zell et Bernstorff même avoient un
intérêt insurmontable de s'y opposer. L'Electeur n'ayant
reconnu que la Duchesse étoit passible aux marques
de considération qu'il lui témoignoit, renouvelles par
un pressentiment pour elle, il lui fit mille protestati-
ons, qu'elle ne le lui feroit pas le second en cette cour, et
il ne lui donneroit jamais lieu de s'en repentir, et qu'il
son frère et lui en seraient toujours pour elle tant d'af-
fection et de reconnaissance qu'elle ne s'apprenne voir
jamais du changement de sa fortune au cas qu'elle
surplût le duc son époux.

La Duchesse avoit trop de pénétration pour se fier
à de telles promesses. Elle reconnoit bien qu'elle ne
devrait pas attendre beaucoup de la considération d'un
Prince, qui, du vivant même de son époux, venoit la
prier du peu de crédit qui lui restoit. Elle seignoit ne-
anmoins de se laisser gagner, et lui promit à son tour
toute l'assistance qu'il pourroit attendre de sa part.
Mais au lieu de le servir elle fit offrir son amitié
à Bernstorff et lui proposa de se réunir avec lui, pour
traverser un dessein qui vraisemblablement ne pourroit
qu'être préjudiciable au crédit et à l'autorité de l'un
des deux: mais ce ministre étoit trop altier pour se
laisser si facilement. D'ailleurs la protection de l'Ele-
cteur après la mort de duc et la conservation de ses
dignités et de ses emplois, dont ce prince lui avoit
fait donner des assurances, lui paroissoit un avan-
tage préférable à l'amitié de la Duchesse, qui ne la lui
apportoit que par nécessité. Bernstorff en agit avec plus
de sincérité envers l'Electeur. Il persuada à son oncle
que ses intérêts et ceux de l'Electeur étant les mêmes, depuis
le mariage

le mariage de la Princesse de Zell avec le Prince Georges
fils de l'Electeur, il étoit nécessaire que les deux cours fu-
sent tellement unies qu'elles ne fissent rien l'une sans
l'autre. Que donnant cette marque de confiance à l'Elec-
teur et au Prince son fils, il devoit en voir pour le bon-
heur de la Duchesse et de la Princesse.

Mais après tout leur demande n'étoit point tout à-
fait injuste, puisqu'étant hérédiers présomptifs du Du-
ché de Zell, ils avoient quelque droit de prétendre une en-
tée au Conseil.

Le Duc qui étoit content de tout, pourvu qu'on lui fût
vieux dans sa neutralité ordinaire, consentit avec facilité
aux propositions de l'Electeur d'autant qu'il com-
mencoit à rendre un grand service à la Duchesse, sa femme et à
la Princesse sa fille, dont la destinée après sa mort fai-
soit toute son inquiétude.

La Duchesse de Zell vit bien, que Bernstoff s'étoit livré
à l'Electeur d'Hannover. Elle eut voulu le faire annoi-
ter à son époux, mais ce Prince prévenu de la haine qu'elle
portoit à ce favori, l'assura que tout ce que Bernstoff sim-
plois faire pour l'Electeur n'étoit en effet que pour le bien
d'elle et de sa fille. La Duchesse fut persuadée qu'elle
étoit du contraire, voyant que ses efforts étoient superflus,
fut contrainte de dissimuler et de paraître convaincue
de ce qu'elle lui disoit. L'Electeur eut donc la satisfac-
tion de réussir dans ses desseins, et ayant fait entrer
un bon nombre de ses créatures dans le Conseil du Duc,
il retourna à Hannover accompagné de la Princesse
sa belle-fille pour qui, depuis quelque tems, il affectoit
beaucoup de complaisance.

La Princesse ne trouva pas à Hannover les mêmes ac-
cueils qu'elle venoit de quitter à Zell, où le Duc et
la Duchesse lui avoient donné mille témoignages de leur
tendresse. Le Prince Georges son époux la recevoit avec la
même indifférence, qu'il l'avoit vu partir: plus attaché
que jamais à ses premières amours: il pour su même
la froideur jusqu'au point d'être deux mois sans lui par-
ler, évitant avec soin les occasions de se trouver seul avec
elle.

Il est aisé de juger combien ce traitement devoit pa-
raître rude à une Princesse aimable qui ne se l'étoit
point attirée. Elle crut qu'il étoit de son devoir de faire

un dernier effort pour ramener un époux. Sans cette pitié
elle eût été dans le cabinet du Prince un jour qu'il étoit
seul. Il vouloit se retirer et qu'il la vit, mais elle l'ar-
rêta : Monsieur, lui dit-elle, si j'ai eu quelque chose
à me reprocher à votre égard, loin de venir vous trouver com-
me je fais, pour vous demander le sujet qui vous éloigne
de moi, je serois charmée de la conduite que vous tenez.
Jusqu'ici elle m'épargneroit la peine d'une justification que
je ne pourrois par naturellement entreprendre sans confusion ;
mais sachant que je n'ai jamais manqué à ce que je ven-
ois, ni rien fait qui ait dû m'attirer le mépris que
vous me témoignés, j'ose me présenter devant vous, non
pas pour vous faire des reproches ; mais pour vous supplier
de me dire en quoi j'ai pu vous déplaire. Je ne vous de-
mande que votre estime et je crains même d'en être pas-
sée à fait indigne : ne daignerez-vous pas me dire,
Monsieur, ce qu'il faut faire pour la mériter ? Vous
tranquilliser Madame, lui repliqua brusquement le Prin-
ce, et sans lui rien dire de plus, il sortit du Cabinet, lais-
sant la Princesse interdite, pleine de dépit et de désespoir.
elle eut à peine assés de force pour retourner dans son
appartement, où elle trouva Roenigsmark et, Madame de
Holte, celle de ses filles en qui elle avoit le plus de con-
fiance. L'un et l'autre revenant à l'observation de son
visage, que son Cœur devoit être agité d'une douleur vio-
lente : ils la conjurèrent de ne leur point cacher la cause
de son chagrin, et cette Princesse crut ne devoir point re-
fuser à leur zèle empressé une Confidance qui d'ailleurs
la seule la guérit.

Roenigsmark et Madame de Holte furent également sur-
pris de la dureté du Prince Xonger. Ils ne pouvoient com-
prendre comment ce Prince, qui étoit si poli avec toutes
les femmes et qui s'étendoit sa bonté jusqu'aux moi-
ndes de tous les domestiques, pouvoit traiter si indigne-
ment la personne la plus de qui méritoit le plus d'être
considérée. Ils crurent ne devoir point se proposer d'abord
à la juster douleur de la Princesse. Ils commencerent donc
par la plaindre ; mais ensuite ils la conjurèrent de ne
point se laisser avilir par le chagrin : au nom de Dieu,
Madame, lui dit Roenigsmark, vivement touché de l'état
où il la voyoit, ne vous abandonnés point à la douleur,
le Prince mérite-t-il vos larmes ? non, Madame, il ne
re mérite que votre mépris et votre indignation, c'est en
lui témoignant l'un et l'autre, que vous devez vous venger
de lui.

de lui: tout l'univers pour justifier et... d'écouter l'écrit,
mais lui dit la Princesse, quoique je vous sache que la fille,
que vous me témoigniez, ne peut souffrir que vous perdiez la
reputa que vous avez au Prince. C'en est vous que c'est
à moi que vous parlez et qu'il s'agit de vous. Le Prince a
de la Vertu, et s'il n'a pas pour moi toute la confiance
qu'il devoit avoir, je ne m'en sers qu'à ma déshonneur. Le
Prince aime ailleurs, peut-être que le ciel attendra par mes
larmes, le guérira de cette fatale passion, et que j'aurai
quelque jour plus de part à son estime. Jusqu'il en soit
c'est à moi à la mériter et c'est ce que je ne puis faire
qu'en prenant un chemin tout contraire à celui que vous
m'indiquez. Il est vrai que vous ne fûtes attaché comme
vous m'en avez assuré, vous ne m'en pouvez donner de plus
fortes marques, qu'en gardant un étroit silence sur ce
que je viens de vous confier. C'est ce que j'exige de vous,
si vous ne voulez que je renonce pour jamais à vous
voir: ce que je dis à Roenigsmark avec regard d'égar-
lement, continua-t-elle, en se dressant à l'indigne le
de choler si mon amitié vous offense, gardez un plus
ferme silence sur ce qui s'est passé entre le Prince et moi.

Elle lui juraient pour eux un secret inviolable; mais
Roenigsmark qui se sentoit agité par divers sentiments
de haine contre le Prince Georges; d'admiration et d'amour
pour la Princesse, étoit si trouble et la regardoit si
tendrement que si elle avoit été moins accablée de ses
pénis, elle auroit sans doute remarqué ce qui se passoit
dans son cœur. Il étoit assis contre une table, et li-
voit le temps à contempler la Princesse, qui pour elle-même
Alcée ne lui en pouvoit plus moins belle, qu'il ne
remarqua par le Prince Charles d'Hannover qui ven-
noit rendre visite à la Princesse. L'élégant, l'honnête,
prier Roenigsmark, citée à ce Prince, si vite, qu'elle
levait, d'aller vous faire mes excuses, et vous dire que
j'étois indisposé, et pour que vous ne veniez pas un
ennuyer ici. Je doute, Madame, si je vous en eusse obéi,
répondit le Prince, de n'eusse pas été le maître de mon
impatience, et d'interdire que je meus à votre en-
tente, ne m'eût pas permis de me reposer sur tout autre
que moi-même du soin de m'en informer.

Le Prince sortit quelques moments après et Roenigsmark
marqua le suivit; mais toujours se posant que le Prince
s'aperoit de son inquiétude. Au lever vous Roenigsmark
lui dit-il, vous ne m'avez pas dit dans votre dernière

naturelle. Une seule chose dans cet indifférent Rois-
marc, et l'Amour que deux âmes, sans gloire et sans
raison, ne se seroit-il point vengé de voir? Faut-
il comme vous êtes, et ne devils point après lui. D'être
rebuté. Mais moi dont ce qui vous corrompt, et l'ave-
nement que vous ~~me~~ m'avez promis que si jamais
vous deviez amoureux, que je serois votre confident. Je
profiterois de vos bontés. Écrivez, lui répondez, Rois-
marc, si toute autre chose qu'une violence m'aurait
été la cause du changement, que vous deviez remarquer
en moi, mais grâce au Ciel, je n'ai rien de l'Amour, et
je vous donne que si lui j'ai un gré infini de n'avoir point
trouble jusqu'à ma tranquillité. Je ne suis si sûr. Et si
c'en est, répliqua le Prince, mais si j'ai que vous aimant comme
je suis, je ne méritais pas que vous me trompiez; au reste,
je vous venterai qu'il faudra pour m'abuser longtemps, que
vous agissiez avec grande circonspection, car je vous en
servirai si bien, que je découvrirai ce que je soupçonne
que vous me cachez.

Quelques Courtisans jurent alors le Prince d'or-
les, ce qui donna lieu à Roismarc de se retirer. Il
était si affligé et trouble tout ensemble, de l'état où il
avait laissé la Princesse et des dernières paroles du Prince
Charles, qu'il arriva chez lui presque sans s'en apercevoir.
Il craignoit de se trouver mal, et s'étant mis au lit après
avoir donné ordre qu'on le laissât seul, il s'abandonna
aux divers sentimens dont il étoit combattu.

Encore qu'il partageât la douleur de la Princesse, il y
avait de certains momens où il n'étoit pas, sachant que
le Prince George son mari eut de mauvaisges manières,
pour elle, et s'il n'alloit pas jusqu'à concevoir des épa-
rances pour son amour. Du moins il se trouvoit heureux
de n'avoir point de rival à craindre. Il souhaitoit
quelque fois que la Princesse, moins attachée à son devoir
eût pu se le repentiment contre son père, jusqu'à la hui-
te; et sa constance à souhaiter le retour de ce Prince vers
elle, lui paroissoit une vertu trop austère; mais ce que lui
avait dit le Prince Charles, qu'il la soupçonnoit d'être a-
mouroux, lui causa d'étranges inquiétudes; il examina
avec attention si rien ne lui étoit échappé qui eût pu
découvrir sa passion; mais quelque recherche qu'il fît,
il lui sembla n'avoir rien à se reprocher de ce côté-là.

il résolut cependant d'être plus circonspect à l'avenir et de
se trouver le moins qu'il pourroit, de la Princesse en présence
du Prince Charles.

Pendant que Roenigsmann étoit si malade et agité, la Prin-
cesse qui étoit mise au lit dès que le Prince Charles l'avoit
quittée, étoit encore dans une plus triste situation. Une irritation
de son esprit lui causa une grosse fièvre, elle passa une si mau-
vaise nuit et elle se trouva si mal le lendemain, qu'il n'en com-
mença à desespérer de sa vie, et elle revint de ce que les médecins
lui dirent du péril où elle étoit, avec un courage digne de sa
vertu.

L'Electeur et l'Electrice furent alarmés le 1^{er} d'octobre de la
viante, car quoiqu'ils n'aimassent pas la Princesse d'une pro-
prement apaisante, l'empêcher de l'écarter d'elle-même, sachant
qu'elle étoit sur la fin d'une seconde grossesse, ils avoient in-
terdit à sa conversation. L'Electrice ne la quitta en aucune
point, et lui témoigna une amitié à laquelle la Princesse fut
d'autant plus sensible qu'elle ne s'y étoit pas attendue; le
Prince Georges étant après l'Extremité où elle étoit, ne put
se dispenser de l'aller voir, il prit le tems que l'Electrice
n'étoit pas auprès d'elle, et étant approché de son lit, il
lui dit avec un froid ordinaire, qu'il étoit averti de l'état
où elle se trouvoit. La Princesse lui pendant la main, se levant
et la voyant, lui dit-elle; vous en savez la cause; je ne vous
en jure pas, lui dit-elle; vous en savez la cause; je ne vous
laisser aucun reproche et je souhaite même pour être vengé,
que vous ne vous en fussiez jamais à vous-même. Vos
mépris ne vous ont pu ôter mon estime, parce que j'ai
toujours été persuadée que vous m'aurez accordé la vôtre,
et si vous n'en avez été détourné par une passion dont vous
n'êtes pas le maître: mais cette passion n'aura qu'un tems,
vous me rendrez un jour plus de justice et peut-être que
vous ne me refuserez plus après ma mort, qu'il n'y a pas
de si en cela, l'envie de m'accorder pendant ma vie, une
amitié qui lui survient l'empêcha d'en dire davantage,
et lors le Prince se l'embarra, si il auroit été de lui re-
pondre. Elle tomba dans une crise, qui decida de la ma-
ladie, et qu'elle mourut le lendemain par la bonté de
son tempérament. Depuis ce jour là, elle se rétablit
peu à peu, et le vingtième jour elle se leva
d'une Princesse, et étoit au mois de Mars 1687.

Elle coucha plus sagement à la Princesse ne ne l'aurait
été la première, à quoi ne contribua pas peu la mélancolie
profonde dans laquelle elle étoit plongée; quelques efforts
que firent le Prince Charles, Roenigsmann et l'Electrice même
pour l'en tirer. Elle garda la chambre près de trois mois
sans pouvoir se rétablir, et les médecins n'ont pu que
l'air de la Compagnie pourroit lui être salutaire, l'Electri-
ce la conduisit à une des maisons de plaisance de l'Electeur,
qui n'étoit qu'à une heure de distance, espérant que les beautés
de l'air, jointes au bon air qu'il y respiroit, dissiperoit ses vapeurs,
et lui rendroit en peu de tems sa première santé.

de la personnes d'abord nommées pour accompagner l'Electrice. Elle eut par là obligé la Princesse, pour qui à solitude paroît avoir plus de charmes, que l'Electrice n'en a de nombreux. Le Prince Charles qui avoit de la peine à s'écarter de la Princesse, pria l'Electrice de trouver bon qu'il la suivit, et qu'il menât avec lui Koenigsmark. L'Electrice qui étoit si fière de ses fils plus qu'aucun des autres, lui accorda avec plaisir la demande.

Le souvenir des soupçons du Prince Charles, et l'appréhension de voir Koenigsmark de laisser échapper quelques regards, qui pussent le trahir dans un lieu, où ce Prince n'avoit dissimulé qu'à Hanover, pouvoit l'obliger avec plus de curiosité et plus d'attention, le voir de plus en plus. Il n'eût dû chercher un prétexte, pour se justifier auprès de l'Electrice. Mais il se détermina bientôt, et cette noble passion qui l'entraînoit vers la Princesse, après un assésible combat, l'emporta sur la raison.

C'étoit dans les plus beaux jours de l'été que l'Electrice et la Princesse sortaient par cette maison de plaisance, qui pouvoit passer pour la plus belle qu'eût l'Electrice. Elle étoit ornée d'excellentes peintures. Les meubles en étoient magnifiques. Il y avoit de très beaux jardins avec les plus belles eaux du monde. La Princesse étoit charmée de se trouver dans ce beau lieu. L'Electrice n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit amuser sa petite cour. Elle lui procurait les plaisirs de la promenade, de la pêche, et d'une conversation vive et enjouée. Ses relations se faisoient avec autant de pureté, que de délicatesse. Elles avoient quelquefois préparées dans les bosquets lorsqu'on s'y attendoit le moins. Enfin le plaisir de la promenade étoit terminé par un grand souper et par un concert. L'Electrice se mettait à ceux de sa suite, de l'un et l'autre sexe, de manger avec elle. Après le repas on se mettoit au jeu, ou l'on se promenoit dans une grande galerie qui aboutissoit dans un Cabinet rempli de peintures des plus excellents Maîtres, dont la Princesse avoit un goût tout particulier, et qui desseinait, le même, parfaitement bien.

Un jour elle prenoit aussi plaisir à les confier, à ce sujet la Duchesse lui raconte une histoire qui lui plut fort. Le récit de la Duchesse fut interrompu par un gentil-homme qui vint les avertir de l'arrivée de l'Electrice et du Prince George, du Duc et de la Duchesse de Zell. Le Prince George devoit donner Bal ce soir-là, avant le quel il y eut Cercle. Mais l'Electrice, ses Dames s'y rendirent et la Comtesse de Hatzfeld surpassoit toutes les autres en magnificence.

En attendant les Princes, la Conversation tomba
sur les seigneurs de la cour, qui les Dames passoit
pour ainsi dire, en revue. On en étoit à Koenigsmarn
et on lui donnoit les renseignements qui lui
étoient liés, mais sur tout la Comtesse de Platte
qui en parloit en des termes si flatteurs, et
fit son éloge avec tant de vivacité, qu'elle donna
lieu de soupçonner qu'il ne lui étoit pas indiffé-
rent. Elle en parloit encore quand Koenigsmarn
entra tard pour le Bal. La Comtesse ne put s'em-
pêcher de faire connaître le trouble que sa pré-
sence lui causoit.

L'Electrice le remarqua, et pour se divertir, elle
se mit à entendre à Koenigsmarn que la Comtesse avoit
mal parlé de lui. L'Electeur et le Duc de Zell é-
tant entrés dans cet instant. Koenigsmarn fut
dépensé de répondre à un discours qui l'avoit peut-
être autant embarrassé qu'il avoit inquiété la
Comtesse. On se rendit vers le Prince George et
on joua. La Comtesse de Platte n'osoit presque
lever les yeux sur Koenigsmarn, de crainte que
l'Electeur ne l'en aperçût. L'Electrice qui l'ob-
servoit toujours se confirma dans ses soupçons,
et ne doutant pas que l'Electeur qui étoit un Prin-
ce pénétrant, ne l'aperçût de l'infidélité de la
Comtesse, elle se flattoit de voir bientôt finir le
regne de cette favorite. En effet l'Electeur ayant
remarqué quelque altération sur le visage de la
Comtesse, il lui en demanda la cause, qu'elle attri-
bua à une légère indisposition, il la pria de se
retirer, mais la Comtesse lui dit que son mal étoit
trop peu de chose pour qu'elle s'éloignât de lui.

Le jeu étant fini on fut se mettre à table.
Après le souper le Duc de Zell avec la Princesse
alla fêter le Bal. L'Electrice et la Duchesse
n'ayant pas voulu laisser le Prince George
seul.

prit ensuite la Comtesse de Plate, et lorsqu'elle
~~put~~ eut averti de danger, comme elle
recherchoit quelqu'un qu'elle avoit dessein de pro-
tèger, l'Electeur lui dit de prendre Koenigsmarn qui
n'avoit point encore d'ajusté. Cet ordre fut
très-favorable à la favorite, qui profita de
cette occasion pour desabuser tout bas Koenig-
smarn de l'Idée que l'Electrice avoit voulu lui
donner contre elle, si ne lui, honneur, lui dit,
elle, quel intérêt l'Electrice prend à nous brouiller,
je puis vous assurer que je vous ai donné tout les
éloges que vous mérites, et que personne n'est
plus de vos amis que moi. Il ne tiendra qu'à
vous d'en faire l'épreuve; et si vous voulez,
tantôt me suivre chez moi et me dire à quoi,
je puis vous être utile pour servir votre foy,
vous devez faire sur le deservir de l'Electrice,
Koenigsmarn comprit tout le sens de ces paroles,
et la Passion qu'il avoit pour la Princesse ne le
rendit pas insensible aux avances d'une aussi belle
personne que la Comtesse, il lui répondit qu'il étoit
confus des bontés qu'elle vouloit bien avoir pour
lui qui le méritoit si peu, et que puisqu'elle lui
permettoit de l'aller trouver le soir, qu'il irait
après le coucher de l'Electeur, pour l'assurer plus
particulièrement de sa reconnaissance.

Le Bal ayant continué, Koenigsmarn prit
la Princesse et ils attirèrent, l'un et l'autre, l'ad-
miration de toute l'assemblée. Après qu'ils eu-
rent dansé, l'Electeur qui étoit effectivement la
Comtesse de Plate incommodée, fit cesser le Bal, et
chacun s'étant retiré après le coucher de l'Electeur,
Koenigsmarn fut chez la Comtesse, qu'il trouva
en robe de chambre sur un lit de repos. Elle se leva
et ayant laissé toute modestie, elle vint l'embras-
ser, en lui disant sa tristesse et lui faisant voir

tant le Charming, que Roenigsmark ne se fit point
 scrupule de répondre à sa tendresse.
 Le jour étoit prêt à paraître quand il se retira
 chez lui. Il se jeta sur son lit pour y prendre quel-
 que repos, mais ce fut en vain, et il se reprochoit
 continuellement d'avoir ^{été} sensible aux charmes de
 l'économie déclamée de la Princesse. Sans l'apré-
 hension qu'elle ne l'apprenne, il résolut de
 lui faire part de sa Conquête, et se rendit chez
 la Princesse, qui étoit à sa toilette avec une
 grosse Cour, elle en congédia une Partie et
 n'étant restée que peu de monde avec Roenigs-
 mark, elle l'appela vers une fenêtre où elle s'é-
 toit retirée. Elle lui témoigna le regret qu'elle
 avoit du départ du Duc de Zell son Père et
 de la Duchesse sa mère, et lui dit qu'elle au-
 roit bien souhaité pouvoir les accompagner
 jusqu'à Zell, pour y passer quelques mois avec
 eux. Mais c'est en vain, continua-t-elle, que
 j'en ai demandé la permission à l'Electeur. Le
 Comte de Platte lui a représenté que mon mariage lui
 coûteroit trop. Elle se plaignoit en même temps de ce Com-
 te : mais à quoi est-ce que je pense, ajouta-t-elle en ri-
 ant, de vous parler avec tant de franchise ! Depuis
 hier vous êtes si bien avec le Comte ou plutôt avec
 sa femme, que je dois désormais vous parler d'avec
 plus de circonspection. C'est ce que je ne veux
 point. Madame, répliqua Roenigsmark et j'aime mieux
 passer pour indiscret que de vous manquer de fideli-
 té. Il lui conta toutes les avances de la Comtesse
 de Platte, en dissimulant néanmoins ce qui étoit à
 dissimuler et ajouta que si de voir ou de parler
 à la Comtesse, venoit le privoit de l'honneur de sa Con-
 fiance, il ne la regrettoit de sa vie. Non, Roenigs-
 mark répliqua la Princesse, voyez-là se vous prie,
 cela m'empêchera pas que je ne sois toujours de
 vos amis, étant persuadée que vous m'estimerez

plus que cette femme : je suis charmée qu'elle ait de
la bonne volonté pour vous, puisque peut-être vous
pourrez la porter à ne me pas lesser au près de
l'Electeur, comme elle ne cesse de le faire. La Princesse
se feroit dans ce moment, où Koenigsmark au roît
peut-être regardé de lui déclarer ce qu'il n'aurait
cœur de s'en vanter. Il s'en retourna sans lui avoir
rien dit de ses réflexions et étant au dessert de ce
que la Princesse lui conseilloit si évidemment de voir
la Comtesse : Il résolut cependant de rester éternel-
lement malheureux plutôt que de déclarer ses sen-
timents à la Princesse. — Hanover étant parti en
ce temps-là pour aller joindre l'armée impériale
contre les Turcs demanda à Koenigsmark, s'il vou-
loit l'accompagner, et dit qu'il en parleroit à
l'Electeur. Koenigsmark ayant accepté la pro-
position et l'Electeur ayant accordé la permission,
on disposa toutes choses pour la campagne. Le
jour du départ approchoit, Koenigsmark étoit d'une
tristesse mortelle, personne n'en devinait la véritable
cause, car il étoit connu pour un homme de cœur,
et il en avoit donné des preuves dans une cam-
pagne qu'il avoit déjà ~~perdue~~ contre les Turcs.
L'Electrice lui fit la guerre de sa mélancolie et
la Princesse, lorsqu'il prit congé d'elle, lui dit
qu'elle lui faisoit son gré du regret qu'il sem-
bloit de quitter Hanover. Je pense en avoir quel-
que part, continua-t-elle et je crois que vous
m'êtes assez attaché pour ne vous pas séparer
de moi sans quelque peine. Et cela est le vous as-
surer que je n'en suis point ingrate, et que votre
départ me cause du déplaisir. Vous me laissez
dans un temps où j'ai besoin de vos conseils, et
je demeure seule parmi mes ennemis. Conservez-
vous et revenez le plutôt qu'il vous sera possible,
parce que je prévois que les mauvais traitements

que l'on me feroit ici me feroit enfin prendre un parti auquel je ne veux ni ne puis me déterminer sans vous.

L'on ne peut exprimer ce que sentit Roinigmar au discours obligeant de la Princesse, s'il a-voit été seul, il lui auroit sans doute déclaré sa passion, mais en présence de toute la Cour qui étoit dans la même chambre, il y auroit eu de la honte à se découvrir. Il lui répondit seulement en peu de mots qu'il étoit son fort bien heureux et qu'il seroit toujours prêt à exécuter ses ordres et à se sacrifier pour elle. La Princesse parut lui avoir vu haïr une heureuse Campagne, le quitta pour se mettre au jeu, et Roinigmar, fort accablé de douleur.

En venant, il rencontra la Comtesse de Piété qui lui dit que si elle avoit quelque part au Chagrin qu'il faisoit, l'avis de quitter la Cour, et servir la cause d'une chose qui pourroit la consoler de son absence. Vous me jetez trop Madame, répondit Roinigmar d'un air assez embarrassé, vous ne sauriez conter qu'aïant pour vous les embarras les plus tendres, le desir de vous quitter ne passe aucun hui toute ma peine et que je n'appréhende vivement que mon absence ne me fasse oublier de Vous. Elle l'assura du contraire et ils se dirent les choses les plus tendres. Il la reconduisit ensuite chez elle, où l'Electeur étant venu, il se retira par regret et partit le lendemain avec le Prince Charles pour à rendre à l'armée.

Le lendemain partit le même jour pour une des maisons électoraux, où l'Electeur vint la nouvelle que le Parlement d'Angleterre, à la sollicitation de Guillaume III. leur Roi, avoit passé un acte, par lequel ils apelloient à la Succession de leur Couronne au cas que le Roi Guillaume et la Princesse Anne vinssent à mourir sans postérité, l'Electrice d'Hannover et ses héritiers.

Cette grande nouvelle donna lieu à des fêtes et à des
réjouissances où la Princesse assista sans être touchée
de la joie qui animoit toute la Cour. L'Electrice
lui fit des reproches du peu de sensibilité, qu'elle
faisoit paroître dans une occasion, qui la devoit
intéresser, puisque les espérances n'étoient pas si
éloignées qu'on ne les put voir accomplir, le Roi
Guillaume étant veuf, sans qu'il y eut apparence,
qu'il se remariât et eût des enfans, et la Princesse
Anne étant déjà assez âgée pour qu'on put craindre
qu'elle n'en eût point non plus. Mais que l'Electrice
qui desiroit avec passion de mourir Reine d'Angleterre,
avait envoyé secrètement le Medecin Weinthal à Vintz,
pour reconnaître la Princesse Comtesse de la Princesse
Anne, et il rapporta qu'elle n'étoit point propre à la
progeniture.

La Princesse s'excusa, en disant qu'elle se despoit
si fort de sa destinée, qu'elle craignoit d'enir être
toujours malheureuse quelle bon heur qui sembleroit se
préparer pour elle; et qui d'ailleurs la possession de
la Couronne d'Angleterre, paroissoit si éloignée et
étoit si dangereuse par le peu d'attachement des An-
glois pour leur Roi, qu'elle ne savoit si c'étoit un
bien fort desirable de régner sur eux. ~~Attachement~~

On ne songeoit plus qu'à se donner aux plaisirs
qui durent quelque tems; mais qui changèrent peu
après en tristesse par la nouvelle qu'on reçut de la
mort de Prince Charles tué dans une Bataille où
les Turcs avoient remporté la victoire. Le bruit
courut pendant quelques jours que Koenigsmark
avait eu le même sort. Le bon naturel de la Prin-
cesse la porta à lui donner quelques larmes et la per-
te qu'elle faisoit en un même jour d'un beau-frère,
qu'elle chérissoit et d'un homme qu'elle estimoit, lui
parurent des sujets dignes de ses regrets. La Comtesse
de Platen fit aussi paroître son desespoir de la mort
de Koenigsmark et elle garda si peu de ménagement
qu'il

226. qu'il n'y eut que l'électeur seul qui ne voulut point

S'en apercevoir, tant il étoit aveuglé pour cette Dame.

On aprit cependant que Koenigsmark n'étoit point mort et qu'il alloit revenir incessamment à la Cour.

La Princesse y fut sensible, et Koenigsmark en vie,

la Consola plus facilement de la mort du Prince Charles.

Il ne fut pas long-tems à arriver à Hanover et il

fut reçu de la Princesse avec des distinctions qui au-

roient pu satisfaire Koenigsmark indifférent; mais

qui ne satisfirent point Koenigsmark amoureux.

La Princesse étoit brouillée plus que jamais a-

vec le Prince Georges son Epoux, Ils avoient eu dif-

pute au sujet de la ~~Princesse~~ Maîtresse du Prince,

et la Princesse lui ayant répondu avec moins de ma-

lèrerie qu'elle n'avoit fait jusqu'alors, le Prince

n'en fut que plus irrité et n'eussant que sa Colère,

la saisit par la Gorge, et la pressa si vivement,

que les femmes de la Princesse qui étoient accourues

à ses cris eurent bien de la peine à la délivrer. Le

Prince sortit en la menaçant pour jamais de

son indignation, et elle tomba dans une affliction

qui tenoit du desespoir.

Le retour de Koenigsmark fut une petite consolation

pour la Princesse, et d'avoir quelqu'un à qui elle

pouvait confier l'excès de ses ennuis, parut un sou-

lagement à ses peines. Elle l'entretenoit souvent

sans penser qu'on pût lui en faire un crime. Koe-

nigsmark de sa part trouvoit tant de plaisir à

se trouver auprès d'elle, qu'il oublia que son aspi-

rité n'ayant plus le Prince Charles à fuir, ne

pouvait être attribué qu'à son attachement pour

la Princesse. Ses Courtisans malins s'appliquèrent

à l'observer. La Comtesse de Platen même entra

dans des soupçons qu'elle ne put dissimuler. Elle

ne les cacha pas à Koenigsmark, qui connaissant

son caractère, trembla pour les jours de la Princesse.

Il crut que pour la sauver tout lui étoit permis,

et il ne se fit point de scrupule de rassurer la Com-

tesse

tesse par ses soins au près d'elle. Il lui fit mille protestations de la plus sincère tendresse, elle le crut et l'accabla de caresses; mais leur intelligence ne dura pas long tems.

Koenigsmark ayant donné une fête superbe à toute la Cour, La Princesse et la Comtesse, quoique par différens motifs, y parurent avec éclat. Tout se passa avec tant d'ordre et de magnificence, que tous ceux qui assistèrent à cette fête en furent également charmés. La Comtesse seule y parut mécontente et se contenta sans se soulever. Koenigsmark l'ayant abordée, lui demanda la raison du chagrin qu'elle paroissoit avoir? Laissez-moi en repos, reprit brusquement la Comtesse, et allez recevoir les applaudissemens de la Princesse. L'Electeur ayant joint dans le moment la Comtesse, Koenigsmark n'eut pas le tems de lui répondre et il se retira.

La fête finie Koenigsmark se rendit chez la Comtesse, pour faire en sorte de la dissuader des idées qu'elle s'étoit formées. Elle lui voulut faire avouer qu'il aimoit la Princesse, et qu'il en étoit aimé. Il sût si bien s'en défendre qu'elle l'aima plus fortement que jamais. Depuis cette entrevue Koenigsmark se conduisoit avec la dernière circonspection. Il n'alloit chez la Princesse qu'aux heures que la Cour s'y rendoit. Cependant la Comtesse ne cessoit de tenir des discours offensans contre la Princesse, qui, en étant avertie, reçut cet avis avec indifférence. Je méprise trop la Comtesse, répondit-elle, pour m'embarasser de ce qu'elle peut dire de moi, ma conduite est irréprochable et je suis bien plus en peine de mon devoir que de ma réputation.

L'union de la Comtesse et de Koenigsmark dura peu, malgré les menagemens qu'ils avoient l'un pour l'autre; et comme la destinée de Koenigsmark étoit de périr par la Comtesse, ils se brouillèrent enfin sans retour, et ce qui acheva de rendre Koenigsmark dans son esprit, fut le refus qu'il fit d'épouser Adèle de Kilmansée fille de la Comtesse. Allés, lui dit-elle, vous êtes un ingrat et vous ne méritez pas que je vous

fassent des reproches ; mais vous apprendrez bientôt qu'on ne me méprise pas impunément.
 La Comtesse étant ainsi piquée de l'amour le plus tendre à la haine la plus violente, ne pensa plus qu'à perdre Koenigsmark et la Princesse. Elle obligea Madame de Wic sa Sœur, Maîtresse du Prince Georges, de faire naître à ce Prince des soupçons sur l'attachement que Koenigsmark avoit témoigné à la Princesse, tandis que de son côté, elle tâchoit de rendre suspecte la conduite de la Princesse à l'Électeur. Observés les, Seigneur, dit-elle à ce Prince, et vous verrez bientôt que ce que je vous dis de leur intelligence n'est que trop véritable.

Pendant que tout ceci se passoit, la Princesse étoit trop éloignée de penser que l'Électeur et le Prince pussent la soupçonner et sa vertu la rassuroit si fort qu'elle ne pouvoit craindre que les mauvais offices que lui rendoit la Comtesse de Platte pussent faire impression. Elle continuoit donc de traiter Koenigsmark avec une égale bonté et il avoit toujours sa confiance. La Comtesse de son côté ne manquoit pas de faire remarquer à l'Électeur jusqu'aux moindres regards, elle faisoit son crime d'actions les plus innocentes, et enfin elle gagna tant sur l'Esprit de ce Prince, qu'il commença à croire la Princesse criminelle et à la traiter avec une extrême froideur. Le Prince Georges ce sa part, animé par sa maîtresse, redoublait la dureté de son procédé et réduisit enfin la malheureuse Princesse à penser à se séparer de lui : comme elle ne vouloit rien faire sans le Conseil du Duc et de la Duchesse de Zell, elle demanda permission d'y aller, ce qui lui fut accordé par l'entremise de l'Électrice qui avoit aussi sujet de se plaindre de la Comtesse de Platte et étoit devenue plus aux malheurs qu'elle causoit à la Princesse, dont elle avoit aussi la part.

Arrivée à Zell, elle se jeta aux pieds de son Père et de sa mère, leur conta ses afflictions et leur demanda un asile contre les mauvais traitements du Prince Georges.

29
Georges. Le Duc de Zell la releva en l'embrassant; mais il lui fit entendre qu'elle ne devoit point passer à se parer de son époux, qu'il ne pouvoit consentir à ce qu'elle lui demandoit, & qu'il entendoit absolument qu'elle retournaît à Hanover. Il la quitta ensuite et chargea la Duchesse de la calmer l'esprit de sa fille et de la résoudre sur le seul parti qu'elle avoit à prendre. La triste Princesse ne trouvant donc point d'écoufle dans la maison de son père, comme elle l'avoit espéré, fut contrainte de retourner à Hanover. Elle y fut reçue avec beaucoup de froideur de l'Electeur et du Prince Georges, qui, ayant été informé de tout ce qui s'étoit passé à Zell, lui fit des reproches pleins d'aigreur et la menaça de la faire repentir un jour de ses plaintes qu'elle avoit faites contre lui. La Princesse supporta ces menaces avec une constance apparente, tandis qu'elle pensoit aux moyens les plus raisonnables pour se délivrer de la persécution qu'elle souffroit.

Les troubles de la Cour lui facilitèrent les moyens de se consulter librement ~~avec~~ sur une telle entreprise, le Prince Georges étant trop occupé de ses démêlés avec le Prince Maximilien. Hanover son père pour pouvoir penser à elle. Il reynoît entre ces deux Princes une animosité mortelle. Les Courtisans du Prince Maximilien s'imaginoient que l'Electeur partageroit ses Etats entre son frère et lui; mais la Fortune du Prince Georges, soutenue par la Contesse de Platen, l'emporta sur le Prince Maximilien, et se voyant privé de si belles espérances, sa vivacité et son ambition le poussa à tenter d'obtenir par l'intrigue et la force, ce qu'il ne pouvoit obtenir par le droit de la naissance.

Il commença par saisir de plusieurs Seigneurs du Duché de Zell, qui étoient mécontents. Il envoya ensuite à Vienne un de ses plus affidés pour demander à l'Electeur d'être déclaré héritier Duc de Zell, sous prétexte que les Etats de Zell et de Hanover n'avoient

26. ^{Y'avant} Jamais été sur la même fête. Henry de augst Kolm
à Rome qui fut gagner le pape, lui assurant que si
l'Empereur accordoit au Prince Maximilien ce qu'il de
mandoit, ce Prince introduiroit la Religion catholique
romaine dans les Etats de Pontife plein de zèle et
citant un grand ascendant sur l'Esprit de l'Empereur le
porta à tout accorder. Kolm en conclut le traité et re
tourna ensuite à Hanover, pour le faire ratifier à son
maître, mais il fut arrêté, on lui trouva le traité et
le Prince Maximilien s'étant saisi, le Comte de Pla
te voulut engager Kolm à accuser la Princesse épouse
de du Prince Georges, d'avoir eu part à ce traité. Elle
se justifia parfaitement et fit voir qu'en cela elle
auroit agi contre elle-même et contre ses propres
enfants.

Quoique l'innocence de la Princesse fut avérée,
et que Kolm sur l'Échafaut eut déclaré qu'elle n'a
voit jamais eu connaissance des Projets du Prince
Maximilien, le Prince Georges ne cessoit jour nelle
ment de l'accabler de reproches, et animé par Ma
dame de Wic sa maîtresse, la Conspiration du Prince
Maximilien lui servoit de prétexte pour redoubler
la dureté avec laquelle il la traitoit, par où il ache
va de la déterminer à la fuite. Elle projeta de se
retirer en France, dans un Couvent et n'ayant com
muniqué son Projet qu'à Mademoiselle de Holox
la fille d'honneur et à Koenigsmark, elle déclara
à ce dernier qu'elle se reposoit sur lui seul
du succès de cette entreprise; mais comme les dif
ficultés qui se rencontroient dans l'Exécution de
ce projet, obligeoient Koenigsmark d'avoir plu
sieurs entrevues avec la Princesse, qui lui parloit
toujours en présence de Madlle de Holox, la nuit
après que tout le monde étoit retiré dans le
Palais; ces entrevues ne purent être si secrètes,
que la Comtesse de Platte n'en eût connaissance.
Elle en avertit l'Électeur et ce Prince jugeant sur
ces fausses apparences, ne douta point que la Princes
se ne fût coupable, et il auroit sans doute des lors

etale contre elle. S'il avoit pu se déterminer sur la 31^e
manière de les punir.

Koenigsmark prévint même pour quelque tems
les effets de la Colère de l'Electeur, car étant parti
d'Hannover sous prétexte d'aller rendre visite à sa
sœur, qui étoit à la Cour de Pologne, il s'en fut à
Hambourg disposer tout pour l'enlèvement de la Prin-
cesse, ensuite il se rendit en Pologne, où dans une
séjour qu'il fit avec le Roi, ayant été proposé
que chacun contrevint les bonnes fortunes, Koenigs-
mark prit de vin, conta les faveurs qu'il avoit
reçues de la Comtesse de Platte, et comme ensuite elle
l'avoit pressé d'épouser sa fille, et enfin toutes
les infidélités qu'elle avoit faites à l'Electeur. Puis
tombant insensiblement à parler de la Princesse, Epou-
se du Prince Georges, par une imprudence des plus ex-
traordinaires, il fit le récit du mauvais traitement qu'il
le recevoit du Prince, et il dit que cette Princesse, se voyant
abandonnée par son Père, étoit sur le point de fuir et
de se retirer en France. Un Seigneur du Pais d'Hannover
qui étoit disgracié de sa Cour, s'étant malheureusement
trouvé à cette conversation, profita de l'occasion pour
revenir en grâce, et il écrivit à la Comtesse de Platte
tout ce qui s'étoit passé. On prétend aussi que le
Roi de Pologne donna avis à l'Electeur d'Hanno-
ver de tout ce que Koenigsmark avoit dit.

Il seroit difficile de bien concevoir la rage de la Com-
tesse de Platte, à la lecture de la lettre qu'elle reçut.
Elle courut chez l'Electeur qui l'assura qu'il la venge-
roit et il écrivit encore sans toute la vivacité de sa Co-
lère, lorsque l'infortuné Koenigsmark de retour de
Pologne vint pour la saluer, il lui fit un aveu si
glacé, que Koenigsmark qui ne soupçonnoit pas
avoir été trahi, en demeura interdit, ignorant le
sujet de sa disgrâce, à la quelle il auroit sans dou-
te été plus sensible, s'il n'avoit cru pouvoir s'éloi-
gner bientôt pour jamais d'Hannover. L'Electeur passa
brièvement à la parlement de la Comtesse, et Koenigsmark

12. Se rendit à celui de l'Electeur où il trouva la Princesse
qui par la réception toute gracieuse qu'elle lui fit, le con-
sola facilement du froid accueilli, que lui avoit fait l'Electeur.
Quelque impatience qu'eut la Princesse de savoir si tout
étoit prêt pour la suite, elle crut ne devoir point s'en in-
former dans un lieu où tout le monde l'observoit, elle cha-
gea donc chasselle de Wolke d'ordonner à Koenigsmarck
de venir à minuit lui rendre compte du succès de sa né-
gociation. Koenigsmarck ne manqua pas d'obéir et
la Princesse fixa son départ au lendemain. Koenig-
smarck la pressa de ne point différer : il lui représen-
ta que tout la favorisait, que le Prince Georges étoit
absent, que la Comtesse de Platte étoit trop occupée auprès
d'elle pour penser à autre chose, mais que tout cela pou-
voit changer dans un jour : Qu'il ne sauroit même que s'en
penser de l'accueil que lui avoit fait l'Electeur, qu'en-
fin, qu'il lui avoit vu quoiqu'il n'eût jamais res-
senti de crainte, qu'il sembloit maintenant qu'il
la voyoit en danger, et qu'il la conjuroit de partir
dans le moment même. Toutes ces raisons ne purent
faire changer de sentiment à la Princesse. Elle lui dit
qu'elle ne pouvoit se résoudre à partir sans dire adieu
à ses enfans, que le retour du Prince Georges n'étoit
point à appréhender, puisqu'il devoit demeurer encore
un mois à Berlin, auprès du Roi de Prusse son beau-
frère, que la Colère de l'Electeur n'étoit pas à crain-
dre, et qu'on pouvoit remettre la chose au lendemain
sans rien risquer. Koenigsmarck fut forcé de voir
la Princesse si ferme dans sa résolution, mais n'osant
s'y opposer davantage, il fut contraint de lui céder.
Elle le congédia bientôt après, en lui disant que le len-
demain à la même heure elle lui remettroit toute sa
destinée. Koenigsmarck se retira ensuite dans le desir
de rejoindre ses gens qui l'attendoient à quelque
distance du Palais; mais il en fut empêché par la
plus triste catastrophe, qui décida de sa vie.
La Sœur de la Comtesse de Platte qui étoit chez l'Electeur
lorsque Koenigsmarck y étoit venu, avoit remarqué la

vie que la Princesse avait tenu caché de son retour,
 et que cette Princesse avait donné quelques vides secrets
 à Hylle de Mohl et lui avait parlé en particulier.
 Elle crut qu'il devoit y avoir du mystère, et ouvrit
 sa part de ses soupçons à l'Electeur, et à la Comtesse
 de Plate. Ils furent tous du même sentiment et ne
 doutèrent point que ce ne fût pour ménager une en-
 trevue entre la Princesse et Roenigsmark. La Com-
 tesse de Plate dit à ces-là tout ce qu'elle put pour
 animer l'Electeur à la vengeance, et voyant que l'E-
 lecteur étoit prêt à la satisfaire et qu'il ne balan-
 çoit plus que sur le choix des personnes qu'il charge-
 roit d'une si cruelle commission, elle lui dit qu'elle
 étoit assurée de quatre hommes qui n'attendaient
 que ses ordres pour frapper. Elle les envia chercher,
 et lorsqu'ils furent venus, l'Electeur les reconnut pour
 être de ses Gardes. Il leur parla lui-même, et leur
 ordonna d'aller attendre Roenigsmark dans une
 de Galleries du Palais aboutissant à l'appartement de
 la Princesse, par laquelle il étoit obligé de passer
 en se retirant, de l'attaquer là et de lui ôter la
 vie. La Comtesse de Plate exigea de l'Electeur d'assister
 lui-même à cette affreuse exécution et lui qui n'a-
 voit pas la force de la refuser y consentit et se
 rendit déguisé le visage couvert, accompagné des
 quatre assassins dans la Galerie. Il n'y attendit
 pas long tems le malheureux Roenigsmark, y étant
 paru quelques momens après. ses Gardes l'attaquè-
 rent, mais ne purent le surprendre; il mit l'épée à
 la main, et leur aurait vendu chèrement, sa vie si
 son épée ne s'étoit cassée après quelque instant de
 combat. Le voyant sans défense: Arrêtez un mo-
 ment, dit-il à ses meurtriers, dites à celui qui vous
 envoie, que mon sang lui suffise et qu'il épargne celui
 de l'innocente Princesse. Il tomba mort en pronon-
 çant ce nom si cher pour lui. L'Electeur parut alors,
 il ordonna qu'on jetât cet infortuné corps dans des

lieux ou latrines qu'il faut murer le lendemain. il alla
en suite annoncer à la Comtesse qu'elle étoit vengée, les
et cette femme en reçut la nouvelle avec une joie qui
son ame. Elle pouvoit regretter.

La Princesse ignoroit cependant les malheurs de
Koenigsmark; elle s'étoit mise au lit sed qu'elle avoit
été seule; mais l'agitation de son esprit ne lui avoit
pu point laissé goûter de repos, mille pensées étoient
venues l'inquiéter et l'occupoient encore lorsque
l'heure de son lever approchant, s'adonna à se
entra dans sa chambre. Préparez vous Madame,
à d'étranges nouvelles, lui dit cette fille, je voudrais
vous cacher pour votre repos, mais il vous importe
si fort d'en être informée, que sans me rendre cri-
minelle envers vous, je ne puis garder le silence.
Dites, dites, reprit la Princesse en l'interrompant, je
suis préparée aux événements les plus fâcheux. Elle
lui aprit donc que Koenigsmark n'étoit point rentré
chez elle, que ses gens le cherchoient partout sans
pouvoir le trouver, qu'ils étoient portés en peine pour sa
vie, d'autant plus qu'on disoit avoir entendu pen-
dant la nuit un grand bruit dans une des galeries
du palais, et qu'on avoit trouvé au même endroit
beaucoup de sang répandu, comme d'un homme
qui avoit été assassiné. Koenigsmark est mort
Pécia la Princesse et il n'est mort que pour m'a-
voir été attaché et pour avoir voulu me servir.

On vint dans ces intervalles avertir la Princesse,
que les Papiers de Koenigsmark avoient été enlevés;
et à cette nouvelle, elle ne douta plus qu'elle ne
fut perdue par l'appréhension qu'elle avoit que
Koenigsmark n'eût gardé les lettres qu'elle lui
avoit écrites au sujet de sa fuite pendant le Voia-
ge qu'il avoit fait en Pologne. Les soupçons de
la Princesse ne se trouvoient que trop véritables. Un
prudent Koenigsmark avoit effectivement conservé
ces fatales lettres. Elles furent trouvées; on devoit
un

55
avait le dessein qu'elle avoit eu de se retirer en France;
et les railleries piquantes qu'elle faisoit des amours de
l'Electeur avec la Comtesse de Platte, et les plaintes
qu'elle rendoit de la dureté du Duc de Zell son Père,
et du Prince Georges son mari, dont elle haïsoit l'un
de vieux tyran, et l'autre de barreau de mari.

L'indignation de l'Electeur fut extrême après
la lecture de ces lettres, et s'abandonnant à son
ressentiment, il envia arrêter Mademoiselle de
Molke et fit ordonner à la princesse de ne point
sortir de son appartement. Il dépêcha en même
temps un Express au Prince Georges pour le faire
revenir, et envia le Comte de Platte au Duc de
Zell, pour l'informer de tout ce qui s'étoit passé
à l'égard de sa fille.

Le Prince ne tarua pas à venir à Hanover, et
blâma d'abord l'état qu'on avoit fait en arrêtant
la Princesse et Mademoiselle de Molke,
mais il changea bientôt de sentiment quand on
lui eut fait voir les lettres de la Princesse à Roegs-
marck, il approuva non seulement tout ce qui avoit
été fait; mais il résolut de punir la femme
à bout.

Le Duc de Zell approuva également tout ce qui
avoit été fait, et il manda à l'Electeur que puis-
que sa fille haïssoit par ses lettres avoir oublié
qu'il étoit son Père, qu'il ne vouloit plus la reconnaître
pour sa fille, et qu'il la rendoit entièrement le mai-
tre de sa destinée.

La Duchesse de Zell fut plus sensible au mal.
Pour sa fille, elle se jeta aux pieds de son mari,
pour lui demander qu'il protégât l'infortunée Prin-
cesse; mais ce Prince fut insensible à ses larmes
et lui répondit froidement qu'il ne se souvenoit plus
d'avoir une fille. La Duchesse lui écrivit pour l'ex-
horter de se soumettre aux décrets de la Providence,
et d'attendre patiemment la bonté de Dieu et
du temps, une meilleure fortune.

Le Comte de Rute, rendit cette Lettre à la Princesse
cesse, et lui dit en même-temps de la part de l'Electeur
seur, qu'elle se préparât pour retourner dans
le Pais de Zelt où on étoit résolu de l'enlever.
Un Capitaine des Gardes entra dans l'instant, pour la
annoncer à la Princesse qu'il étoit tems de partir, il
étoit aussi chargé de lui apprendre la mort de l'infame
Prince Koenigsmark, ce qui ne laissa pas d'attendrir
la Princesse, qui jusqu'à-là n'avoit pu s'empêcher
de se flater qu'on n'en étoit pas venu à une
telle violence. Elle hâta sa toilette de quelques
larmes, et se reprenant sa mort comme si elle en
avoit été complice, le palais d'Hanover lui fit hor-
reur. Allons, dit-elle à son Conducateur, quittons
ces lieux barbares, dans quelque endroit que vous
me meniez, il me paroît à présent affreux que ce
Palais horrible. Elle sortit de son appartement
en prononçant ces mots, et fut monter dans
son Carosse, sans savoir où on la conduisoit.
Elle arriva au Chateau d'Alten à six milles
de Zelt après quelques heures de marche. Le
Gouverneur l'y reçut avec beaucoup de Respect, et
il la conduisit dans l'appartement qui avoit été
préparé pour elle, et lui annonça que c'étoit
dans ce Chateau où elle devoit passer le reste
de ses jours. Il lui présenta les Dames, les
nommées par l'Electeur et le Duc de Zelt, pour
la servir, qui étoient tous gens à elle inconnus.
Le lendemain de son arrivée on lui en vint
deux Secrétares d'Etat, pour lui se mander si
à la honte du Duc de Zelt et de l'Electeur, elle n'a-
voit pas en dessein de se retirer avec Koenigsmark
en France et si elle n'avoit eu jamais de commerce
ce criminel avec lui. La Princesse répondit qu'il
étoit vrai que ne pouvant plus supporter les ma-
uvais traitemens de son Epoux, elle avoit été résolu-
tue de se retirer en France, dans un Convent, que
Koenigsmark devoit l'accompagner dans ce Voya-
ge, n'ayant à elle d'autres personnes à qui elle

inse put confier : mais quant au commerce dont
l'accompli, qu'elle prenait son à temoin
de son innocence.

Personne ne la crut coupable; cependant
le Duc de Zell son Père, ne put se résoudre à lui
il pardonna, il ne pouvoit oublier la manière, dont
elle avoit parlé de lui dans les lettres qu'elle
écrivait à Koenigsmars et quelque prière,
que lui fit la Duchesse de rendre la liberté
à sa fille, il n'y voulut jamais consentir.

Cetteus cependant informé de ce qui
s'étoit passé et s'appréhendant toujours le
retour du Duc de Zell vers sa fille, et qu'il
ne la vengeât de l'outrage qu'on lui avoit
fait, en changeant l'ordre de la Succession
de ses Etats au Préjudice du Prince Georges.

Cetteus, dis-je, porta ce point à offrir
à la Princesse, de se réunir avec lui. Il
lui en fit faire la proposition. Mais au
Prince Georges, répondit-elle à celui qui
lui vint parler de sa part, qu'après
ce qui s'est passé entre lui et moi, il ne peut
plus y avoir de réunion; puisque si je suis
coupable, je suis indigne de lui, et que si
je suis innocente, il n'est pas digne de moi.
Le Prince Georges fut tellement irrité de ce refus,
qu'il sollicita son Beau-père à consentir qu'il
fit casser son mariage dans les formes; et ce
Prince y ayant donné son avis, le Prince Ge-
orges fit assembler les Confessaires d'Hambo-
urg et de Zell, qui déclarèrent le mariage de ce
Prince nul, lui permettant de se remarier, sans
toutefois que la Princesse sa femme pût jouir
des mêmes droits.

Ce divorce fut un des derniers ouvrages
de l'Electeur de Hanover. Il devint quelque-
temps

tems après paralytique, et ce même tems fut sa dernière
 laque d'une colique qui ne lui donna presque
 point de relâche pendant deux ans, et se voyant
 à la fin de ses jours, il envoya prier le Duc de
 Zell son frère, de venir recevoir ses derniers con-
 seils. Le Duc de Zell, n'étant venu à
 Hanover, l'Electeur lui fit assurer par son
 ment qu'il ne rendrait point la liberté à sa
 fille, et qu'il ne ferait aucun changement
 dans la succession de ses Etats qui demeura-
 roient au Prince Georges. Le Duc de Zell lui
 promit tout, et tint sa promesse. La Comtesse
 de Platte ne survécut guères à l'Electeur, elle
 mourut deux ans après lui, et ces deux an-
 nées furent pour elle une suite continuelle
 de maux pareils à ceux que l'Electeur avait
 soufferts. Un Medecin de Hambourg entre-
 prit de la guérir, et la faisoit baigner
 deux fois par jour dans du lait; la Comtesse
 croioit faire une grande charité de donner ce
 lait à des pauvres.

La mort de l'Electeur, porta cependant que
 qu'adieu issement à la prison de la Princesse.
 La Duchesse obtint la permission pour elle et
 quelques Dames de Zell, de pouvoir aller passer
 de tems en tems quelques jours avec elle. Cet-
 te infortunée Princesse supportoit sa disgrâce
 avec une confiance admirable, ses occupa-
 tions étoient la lecture et la promenade. Elle
 vécut dans cet état plusieurs années pendant
 lesquelles elle aprit que Madame de Moxen
 qui avoit été enfermée dans le Tour de Nieu-
 bourg, s'étoit échappée à ses Gardes et s'étoit
 retirée à Vienne. Cette fille eut le courage
 de se laisser aller en bas de la hauteur de cent
 quatre

at quatre-vingt pieds; elle fit quatorze lieues
 d'Allemagne, à pied, pour sortir des Etats d'Han-
 nover. Le Duc de Zell étant venu à mourir sans
 vouloir voir ni pardonner à la Princesse sa fille,
 à cette mort apporta un grand changement à la
 fortune de la Duchesse de Zell. Le Prince Geo-
 rges devenu par cette mort, Souverain de ce Pais,
 le laissoit entièrement gouverner par Bernstorff
 qui occupoit auprès de lui la place du Comte
 de Platen, mort après avoir été six ans aveugle.
 Le ministre ne chassa point de chagriner la Du-
 chesse qui eut de la peine à se conserver la liber-
 té de voir sa fille. On l'obligea de quitter le
 Palais de Zell, quoique le Prince Georges ne
 vint point l'occuper, et on lui fit toutes sor-
 tes d'outrages.

Le Ciel sembloit néanmoins vouloir venger
 la Duchesse de Zell et la Princesse sa fille, elles
 vivent près de leurs ennemis, et leur sur-
 vécut. Madame de Wier trahit une vie
 languissante, et ses infirmités l'obligèrent
 à garder le lit plusieurs années. Bernstorff
 ne put se soutenir dans la faveur, et mourut
 de desespoir de lui avoir survécu. L'Electri-
 ce d'Hanover finit ses jours lorsqu'elle étoit
 le plus près de monter sur le Trône d'Angleter-
 re, ce qu'elle avoit souhaité toute sa vie avec
 une passion extrême. Le Prince Georges fut le
 seul favorisé de la fortune, car la Reine Anne
 étant morte quelques mois après l'Electrice,
 il fut reconnu Roi d'Angleterre dans le tems
 qu'il ne l'espéroit plus. Il passa dans cette Ile
 et y mena avec lui son fils unique qu'il avoit
 eu de notre infortunée Princesse qui n'en vint point
 à l'âge de l'adulte.

le bonheur du Prince Georges. Elle fut sensible
 d'apprendre que son fils étoit aimé des Anglois;
 mais la satisfaction, qu'elle en eut, fut bien tôt
 changée en tristesse, puisqu'elle vit encore mourir
 sa mère, son unique consolation. Cette mort
 la fit passer à la Sicane, qui arriva quelque
 temps après. Le Roi Georges en apprit la nou-
 velle avec sa douleur ordinaire; il ne
 daigna pas même en prendre le deuil, et
 trouva mauvais que le Roi de Prusse
 son gendre fit cet honneur à la Prin-
 cesse. Le Roi Georges ne sur-
 vécut qu'à son époux, il mou-
 rut peu de mois ensuite 1727.
 son fils lui a succédé
 sous le nom de Geo-
 rges II. Il regne a-
 vec beaucoup gloi-
 re et fait les
 desirs de
 son Peu-
 ple.

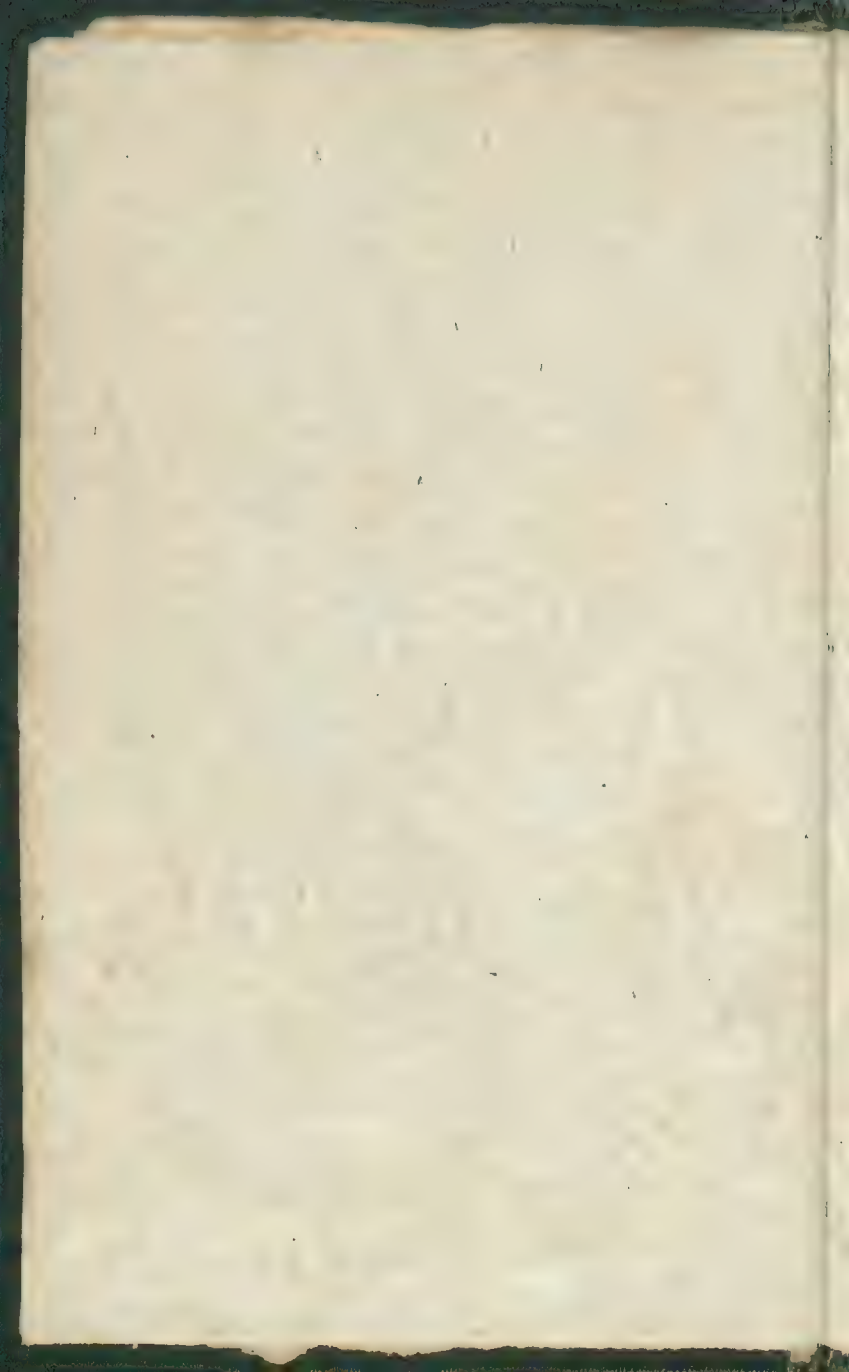
T. J. N.
 Inven: d. B. Inven: 1765.
 D. H. J.

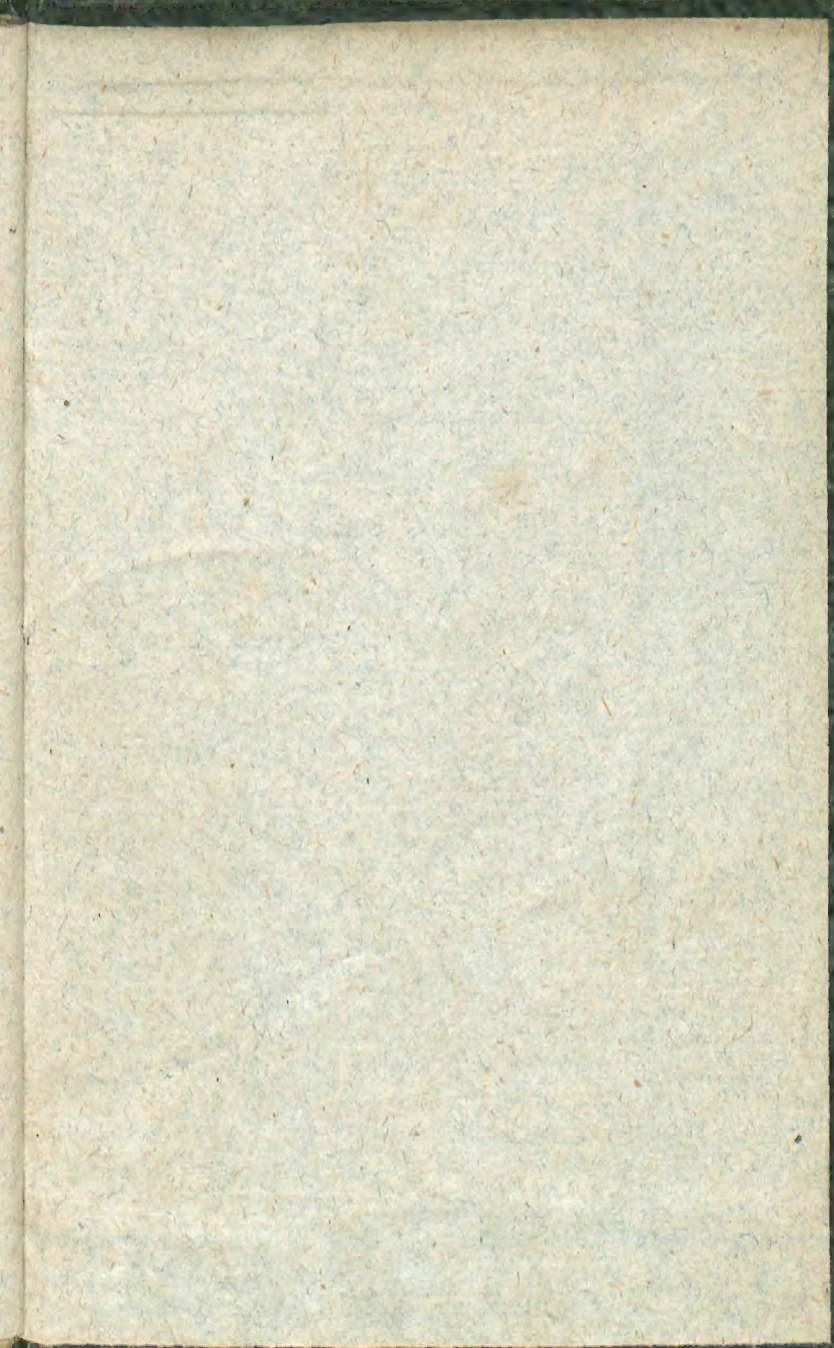


166
ij
t
ir









0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99

v. Barfus. Jollen 1254 sein zwisf. Walla in Wall. nadelig
nach. Cadan?

von Barfowich - Lang p. 867. Bauer?

v. Bismark - Halling Augnig, 1752. Nr. 38

71.

